

# Un Tour du monde en 80 grands-parents



Devanoz Zedguinidzé

(Géorgie)

& Marie-Antoinette Sicard

(Montpellier)



*Par Olivier Bass*

Mon grand-père arriva en France dans les années 30. Il venait d'un pays qui s'étale depuis la mer Noire à l'ouest, en direction de la mer Caspienne vers l'est, abrité par les contreforts de la Turquie et de l'Arménie au sud et les monts du Caucase au nord.

Un pays de montagnes, aux sommets desquelles Prométhée fut condamné et Noé échoua son arche.

Le pays de la Toison d'Or et du Chevalier à la peau de tigre.

Un pays de mythes et de légendes.

La Géorgie.

Un pays dont le nom sonne à mes oreilles comme un sourire.

Un pays de Cocagne que l'Union Soviétique fit sien peu après la révolution. La répression, dans les années 20 et 30, fut d'une brutalité sauvage : Staline savait à quel peuple il avait affaire ; il connaissait sa vaillance, puisqu'il en faisait partie. C'est à cette époque que mon grand-père partit, à l'aube de ses vingt ans.

Un pays qu'il ne revit jamais plus.

Mon grand-père.

Son nom trahit la profondeur de ses racines : Zedguinidzé. Un nom qui bruisse comme le vent soufflant depuis le Caucase vers les plaines de la Koura.

Un nom de prince oriental.

Devanoz Zedguinidzé.

De sa vie d'avant la France, nous ne savions que peu de choses dans la famille.

Beaucoup de mystères s'éclairèrent ces deux dernières années, lorsque ma mère et moi-même nous rendîmes sur place.

Nous savions qu'il avait grandi au flanc d'une montagne dominant une vallée, dans une maison de pierres que j'imaginai comme les bories de bergers que l'on trouve chez nous sur les Causses du Massif Central. Nous savions qu'il était issu d'une grande famille, qu'il travaillait la terre qu'ils possédaient mais que les Soviétiques leur avaient confisquée, et qu'à un moment, il avait dû quitter les siens, la mort dans l'âme, pour échapper à on ne sait quelle tragédie.

Quand j'étais enfant, souvent, le week-end, nous nous rendions en famille chez mes grands-parents. Mon grand-père avait rencontré ma grand-mère peu après être arrivé en France. Elle s'appelait Marie-Antoinette, venait d'une vieille famille montpelliéraine et, malgré le barrage de la langue, l'avait accueilli. Puis ils s'étaient mariés.

Souvent le soir, ma sœur, mon frère et moi écoutions les anecdotes qu'il racontait : sa fuite, son premier voyage en bateau en passager clandestin, son retour au point de départ : Istanbul, où il fut emprisonné dans des conditions abominables, la manière dont il s'évada (en sautant à l'eau pour échapper à son exécution, alors qu'il ne savait pas nager – ce détail m'épatait !), son deuxième voyage clandestin, les rencontres qu'il fit durant son long périple, son arrivée en France de l'entre-deux-guerres, la guerre...

La pugnacité qu'il mit à poursuivre son but et la chance qui lui permit d'échapper à plusieurs reprises à la mort ne nous impressionnaient pas plus que cela, puisque nous étions, quelque part, la conséquence évidente de sa survie, la preuve qu'il n'aurait pu en être autrement (mais combien résonnent en moi, aujourd'hui, les histoires de tous ces migrants noyés qui tentent et retentent des traversées désespérées et dont beaucoup ne parviendront pas au bout du voyage !)

Il avait fini par gagner ce pays comme une victoire remportée sur l'adversité. Il gardait envers la France une reconnaissance sans faille. Toute sa vie, il cultiva une passion pour les valeurs historiques et humanistes de notre pays, des valeurs qu'il comprenait de l'intérieur, lui l'étranger devenu Français.



Il y avait, parmi toutes ces histoires qui sonnaient comme une chanson de geste, une anecdote que nous adorions écouter : c'était lorsqu'il expliquait comment, pour remercier une des moniales qui l'avaient recueilli à son arrivée, il avait livré le secret de fabrication du yaourt, cette recette exclusivement géorgienne qui était encore inconnue en France. Et comment il s'en était mordu les doigts lorsqu'il avait découvert que la Religieuse et ses consœurs, devant les grilles du monastère, avaient amassé un joli pécule en faisant commerce de ce dessert exotique.

Longtemps j'ai cru que l'homme qui avait inventé le yaourt en France était mon grand-père ; et aujourd'hui encore, à chaque fois que j'ouvre l'opercule d'un Yoplait, que je trempe ma cuillère dans l'onctueuse crème et que je la porte à ma bouche, je ne peux m'empêcher de penser à lui. D'aucuns disent que, si le secret fut livré en remerciement, ce fut sur un oreiller... Il est vrai que mon grand-père était un bel homme. Souhaitons que la nonne qui lui extorqua la recette en valait la peine, et dégustons aussi ce dessert en sa mémoire.

Que pendant la guerre, il bluffât comme un joueur de poker devant les soldats allemands pour protéger les cousines de sa belle-famille, qu'à la Libération il crachât au visage d'un soldat Américain éméché qui lui cherchait des ennuis le verre qu'il venait de broyer avec les dents pour l'impressionner, qu'il participât avec Charles Vanel et Yves Montand au tournage du « Salaire de la peur » – on l'aperçoit brièvement dans une scène, et je sais de source sûre que le vieux GMC au volant duquel se relaient les deux grands acteurs était celui de mon grand-père – étaient des histoires qui, venant de lui, nous semblaient naturelles : il faisait partie de ces gens extraordinaires qui ne peuvent vivre que des événements extraordinaires, que la vie a forgés ainsi et qui sont, d'une certaine manière, l'humanité même.

Toutes ces histoires illuminaient nos soirées.

Nous les écoutions avec l'émerveillement désintéressé des enfants de notre âge.

Elles faisaient partie de l'ordinaire de sa vie extraordinaire.

Devanoz Zedguinidze ! Un nom de prince géorgien.

Nous l'apprîmes plus tard, bien après sa mort, dans un vieux livre d'histoire de Géorgie : les Zedguinidzé faisaient partie de la noblesse d'épée de ce pays depuis le XIV<sup>e</sup> siècle.

J'avais treize ans lorsqu'il s'éteignit ; trop jeune pour m'intéresser à lui autrement qu'avec des yeux d'enfants. Trop jeune pour lui poser les questions qui me démangent aujourd'hui et qu'il n'a jamais devancées sauf, peut-être, l'avant-veille de sa mort. Qui était-il ? Qu'avait été sa vie avant qu'il ne quittât son pays. Quel était vraiment ce pays ? Pourquoi en être parti ?

De ce que je me souviens, tout ce pan de vie – de sa naissance à ses vingt ans – fut rarement évoqué par lui.

Nous savions seulement qu'il avait appris, dans les années 70, par le courrier d'une connaissance, que sa famille avait été décimée pendant les purges et les guerres et que rien ne restait du village où il avait grandi.

De sa vie dans ce village, il n'en confia qu'un fragment, peu avant de mourir.

Dans un pays lumineux mais ravagé par la dictature du voisin communiste, le cœur des hommes se forge plus rapidement qu'à l'ordinaire. Vingt ans suffisent à l'endurcir et à lui donner un désir de liberté insoutenable.

J'ignore la raison qui le poussa à fuir, mais elle fut suffisamment grave pour qu'il quittât sa maison sans se retourner.

Sur le ton de la confidence, il raconta à peu près dans ces termes :

*« Je n'ai pas eu le temps de me préparer, j'ai dit à ma mère qu'il fallait que je parte. Elle s'est écroulée,*

*en larmes. Elle a voulu m'empêcher de partir, elle s'est accrochée à moi. Comme je la repoussai, elle s'est assise sur le pas de la porte de la maison pour en fermer l'entrée de son corps : « si tu pars, pleura-t-elle, il faudra me marcher dessus ». Mais je n'avais pas le choix. Je l'ai enjambée. Je l'ai enjambée et j'ai couru jusqu'à mon cheval. Puis j'ai galopé vers la montagne, couru jour et nuit. Et je n'ai plus jamais revu ni ma mère, ni mon père, ni mes frères et mes sœurs. J'ai piétiné ma mère, la personne à laquelle je tenais le plus au monde, et je l'ai abandonnée. »*

Il raconta cela entre deux sanglots.

J'avais treize ans, et je pressentais dans ces larmes quelque chose que je ne parvenais pas à saisir. Cet homme, fort et grand comme une montagne à mes yeux, était soudain devenu aussi enfant que moi. Peut-être lui en voulais-je de ne plus être celui que j'avais toujours connu, de me livrer le fond de son cœur, d'avouer ses faiblesses. Je ne compris pas vraiment le poids de ses paroles ; il aurait fallu



pour cela que j'eusse quelques années de plus. Mais il n'avait pas de temps à perdre pour se livrer : deux ou trois jours plus tard, il mourait, chez nous, parmi ceux qui l'aimaient.

Au moment de mourir, le souvenir du plus grand des regrets de sa vie lui était revenu en plein cœur.

Il avait passé une vie d'exil. Certes, il s'était reconstruit, avait rebâti une famille, avait eu une descendance, fait naître de nouvelles branches, mais cela ne lui avait pas redonné de racines, ni rendu l'absence de celles-ci moins douloureuse.

Insoutenable absence de sa jeunesse perdue.

La seule chose qu'il possédait de son pays, c'était une poignée de terre pieusement conservée dans une enveloppe.

Une terre riche et noire comme du terreau, légère comme du café. La terre de son pays perdu.

Nous la répandîmes dans son cercueil avant que le sol de France ne le recouvrit, comme si cela avait eu le pouvoir d'apaiser son âme, de lui permettre de reposer, d'une certaine manière, dans sa terre natale.

## Dzvéli, sud de la Géorgie, novembre 2015

Il fallut un formidable concours de circonstances, sur lequel je passerai rapidement tant il tint du hasard et de la chance (une lettre retrouvée dans de vieux papiers, écrite dans un patois de là-bas ; une Géorgienne croisée fortuitement dans les rues de ma ville et qui put traduire la lettre ; un voyage touristique que ma mère fit en Géorgie ; et surtout ce chauffeur de bus rencontré sur les routes du Caucase qui, entendant ma mère prononcer son nom de jeune fille, la mit en relation téléphonique avec d'autres Zedguinidzé...) pour

découvrir la région et le village dans lequel mon grand-père avait grandi.

Ce hameau s'appelle Dzvéli. Il se trouve dans le sud de la Géorgie, dans la région de Samtskhe-Javakheti, sur les contreforts de la Turquie et de l'Arménie.

Ma mère et moi, en ce novembre tiède, avons traversé l'Europe pour nous y rendre. Quatre ou cinq heures d'avion pour rebrousser le chemin que mon grand-père fit en plusieurs années.

Le village est tel que je me l'étais imaginé.

Si les vieilles maisons traditionnelles ont été détruites, la famille du frère et des sœurs de mon grand-père n'a pas été décimée comme il l'avait cru. Ce sont nos petits cousins – et les cousines germaines de ma mère – qui nous accueillent.

Par devers elles, elles conservent les lettres et les photographies que mon grand-père, dans les années 60 et 70, expédia comme des bouteilles à la mer, et dont toutes les réponses se perdirent dans les sous-sols soviétiques. Aucune ne lui parvint.

Des photos du mariage de ma mère, de mon oncle, des événements de sa vie française...

Les retrouver là-bas, en Géorgie, dans les mains de nos cousins a quelque chose de surréaliste.





Ce matin, nos cousins nous ont menés jusqu'au village, en 4x4, là-haut sur la montagne.

Perché à flanc de coteau, il s'étale comme sur une marche d'escalier entre les contreforts des montagnes de Turquie orientale et la vallée majestueuse au fond de laquelle coule le jeune fleuve Mt'kviri. Le fleuve prend sa source non loin de là, dans le Haut-plateau arménien, traverse la vallée à nos pieds puis toute la Géorgie pour aller se jeter, en Orient, dans la mer Caspienne au sud de Bakou.

Aux crêtes brunes se superposent des crêtes fauves, et aux crêtes fauves des crêtes noires, jusqu'aux montagnes enneigées que nous voyons là-bas. En se tournant vers le sud, on devine le ressaut s'arrondir vers une forêt qui s'élargit sur des pentes enneigées. Paata, un de mes cousins qui habite toujours Dzveli, me donne un coup d'épaule et m'indique la direction de ces montagnes en prononçant « Devanoz » et en mimant un signe de course. C'est par là que mon grand-père s'en est allé, en 1925, avec son cheval. Les Géorgiens aussi connaissent cette histoire. Ils en savent même un peu plus : ils sont partis à sept ; on les voit sur ces photos conservées là-bas depuis cette époque. Devanoz, au centre de l'image de gauche, fut le seul survivant.





Guidés par nos cousins Koba et Paata et leurs familles, nous progressons vers les ruines de la maison de mon grand-père. Celle dans laquelle il grandit. Celle dont il s'échappa, un matin, pour fuir je ne sais quel drame et se lancer dans le plus périlleux des voyages. Au détour d'un chemin, nous découvrons l'entrée d'une propriété délimitée par un muret de pierres. Contournant une maison moderne, apparaissent des ruines : des murs, à demi enterrés dans le sol, un toit de lauzes recouvert de pierres, une pièce centrale et, derrière, une chambre : celle où dormaient mon grand-père et son frère lorsqu'ils étaient enfants.

Ma mère et moi pénétrons dans la maison comme dans un lieu sacré.

La maison de son père.



Le cœur battant, nous passons la porte ; l'endroit exact sur lequel il dut enjamber sa mère pour partir. Cette porte qu'il ne franchit plus jamais pour revenir chez lui, voilà que nous la franchissons nous-mêmes, pour lui, pour nous retrouver dans l'intimité des pierres qui furent sa maison.

En ressortant, j'ai besoin de faire quelques pas. La tête me tourne. Je marche vers le jardin. Marcher me fait du bien.

Je me penche et saisis une poignée de terre.

Cette terre, je la reconnais comme il l'aurait reconnue.

J'en éprouve le grain entre mes doigts, avant d'en remplir mes poches.

Une terre riche et noire comme du terreau, légère comme du café. La terre de son pays perdu.

La terre d'un pays perdu puis retrouvé.

Que nous avons retrouvé.

Pour lui.

Un pays dans lequel, pour la première fois, nous nous sentons chez nous.

